

TELEGRAPHE OFFICIEL.

Laybach, dimanche 7 mars 1813.

INTÉRIEUR.

Paris, le 26 février.

CORPS-LÉGISLATIF.

Séance du 23 février.

M. Bavouz, l'un des vice-présidents, occupe le fauteuil. M. Paroletti fait hommage à l'assemblée des deux derniers volumes qui ont paru des Mémoires de l'Académie impériale de Turin. -- Mention au procès-verbal et dépôt des volumes à la bibliothèque.

Un de MM. les secrétaires fait lecture d'une lettre de M. Descheins, notaire à Lorient, annonçant que M. Trentinian, son beau-père, membre du Corps-Législatif, est décédé à Lorient le 27 janvier dernier.

Le Corps-Législatif arrête qu'il sera fait un message au Sénat-Conservateur, pour lui faire part du décès de M. Trentinian, député du département du Morbihan.

On continue la nomination des membres de la commission de législation.

MM. Barrot (de la Lozère), Colchen (de la Moselle), le chevalier Demortreux (du Calvados), Rieussec (du Rhone), et Farez (du Nord) obtiennent successivement la majorité absolue des suffrages et sont proclamés membres de la commission de législation du Corps-Législatif.

La séance est levée.

Séance du 24 février.

M. Sedillez, au nom de M. Delassaux, docteur en droit à Coblenz, fait hommage d'un ouvrage intitulé: *Introduction à l'étude du Code Napoléon*. -- Mention au procès-verbal et dépôt à la Bibliothèque.

L'assemblée s'occupe de la nomination des sept membres qui doivent composer la commission de l'intérieur du Corps Législatif.

Six membres ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, sont proclamés par M. le président.

URBANI APPENDINI *Carmina, accedunt selecta illustrum Ragusinorum Poemata. Ragusii 1811, in 8.º.*

Il y a cent vingt ans que c'étoit une grande question en France de savoir si les modernes pouvoient réussir en poésie dans une langue morte. Boileau prétendoit que non, et il faisoit valoir une très-bonne raison en faveur de son opinion; c'est qu'il y a dans les langues des délicatesses d'acception que l'usage, et le bon usage seul, peut apprendre; nuances extrêmement fines que les lexicographes et les grammairiens ne sauroient déterminer, mais qu'il n'est pas permis de négliger en écrivant sous peine de ridicule. Il supposoit Horace essayant de parler français, et en faisant bévue sur bévue à défaut de distinguer les acceptions spéciales de quelques prétendus synonymes; et il en concluait assez naturellement qu'il étoit bien difficile que nos Horaces modernes ne tombassent pas de temps en temps dans le même inconvénient. De leur côté, les partisans de l'avis contraire tenoient bon, et le problème étoit encore indéterminé quand une petite révolution de la mode,

Ce sont MM. le chevalier Chappuis (de Vaucluse), le chevalier Chabaud de Latour (du Gard), Clément (de Doubs), Riquet de Caraman (de Jemmapes), le chevalier Challan, Emmerly (de la Moselle).

M. le président donne lecture d'une lettre de S. Exc. le ministre-secrétaire-d'état, qui le prévient que S. Exc. le ministre de l'intérieur et deux conseillers-d'état se rendront demain à deux heures au Corps-Législatif pour y faire l'exposé de la situation de l'Empire.

La séance est levée.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

ARMÉE DE CATALOGNE.

Le rapport suivant a été adressé à S. Ex. le ministre de la guerre, par M. le général comte Decaen, commandant l'armée de Catalogne.

Extrait du rapport de M. le général Lefevre, commandant l'arrondissement de Figuières, à M. le général Lamarque, en date du 10 février 1813.

Hier 6, vers les 4 heures du matin, 5 à 600 insurgés espagnols, qui avoient débarqué sur la plage de Gronay au-delà de la montagne où est situé le fort dit le Bouton-de-Roses, et conduits par des expatriés de Roses, pénétrèrent dans la ville, entre la citadelle et la porte n.º 2; après avoir démoli une muraille en pierres seches qui servoit de barricade, ils se portèrent en masse sur la place, où est le poste principal et la caserne des grenadiers. La sentinelle, à leur approche, cria qui vive; il lui fut répondu France, mais voyant venir beaucoup de monde à elle, elle cria aux armes. Un officier et plusieurs soldats s'élançerent sur elle, et lui dirent en bon français: Ne fais pas de bruit, il ne te sera point fait de mal: mais ce brave soldat, reconnaissant alors les ennemis, cria aux armes plusieurs fois et avec plus de force, et il périt aussitôt, percé d'un coup d'épée et de quatre coups de bayonnette. La garde, avertie par le cri de ce brave,

qui étendoit déjà son empire jusques sur la littérature, dispensa les savans de le résoudre. Le goût des hexamètres passa, et les muses latines furent reçues dans les collèges.

Il est arrivé dans cette occasion ce qui arrive souvent en France; d'un excès on est tombé dans un autre, en appauvrissant la littérature d'un genre très précieux dans lequel on comptoit une foule de productions pleines de talent et d'intérêt, et dont il auroit été bien entendu d'encourager la culture, même quand il n'eût pas offert d'autre avantage que de favoriser le goût des bonnes lettres et l'étude des classiques. Les raisons de Boileau, toutes solides qu'elles étoient à les prendre dans leur sens le plus absolu, ne prouvoient rien d'ailleurs dans la seule hypothèse où les poésies latines des modernes pussent jamais être placées. Les déficiences, probablement nombreuses, qu'elles auroient dû offrir aux anciens, n'en étoient pas relativement à nous, et ne pouvoient nullement altérer nos jouissances. Il faut pousser bien loin le rigorisme de la critique pour condamner un ouvrage d'ailleurs

avait pris les armes, et s'était formée à la porte du corps-de-garde, déjà investi par une centaine d'hommes. Le sergent Benoit Barbe se porta le premier sur l'ennemi, suivi de la garde; il reçut trois coups de feu, dont un lui perça le bras. Les soldats de la garde se précipitèrent à la bayonnette sur les Espagnols et les mirent en fuite: trois des insurgés restèrent sur la place, mortellement blessés. Pendant ce tems-là, une seconde colonne ennemie avait débouché par la petite rue du commandant de la place, et s'était avancée aux portes de la caserne, croyant y surprendre les grenadiers, mais les premiers coups de fusil les avaient éveillés; ils étaient déjà sous les armes, n'ayant de vêtemens que leurs chemises. Le sergent François Barbe, frere du premier qui avait été blessé, sortit de la caserne à la tête des grenadiers, et fut blessé à l'instant d'un coup de bayonnette dans le bas ventre; deux grenadiers furent également atteints; mais ces braves gens, malgré leurs blessures se précipitèrent sur l'ennemi, suivis de leurs camarades, et le mirent en déroute; il se sauva à toutes jambes par la brèche dont il a été parlé.

L'adjudant-sous-officier Jacquet, bloqué dans son logement, n'a cessé de faire feu sur l'ennemi, et ayant aperçu une patrouille française, il courut à elle, la dirigea contre les Espagnols, et leur fit beaucoup de mal.

Le capitaine Brunet, commandant les grenadiers du 36.e régiment, sauta de son balcon dans la rue pour aller se mettre à la tête de sa compagnie, et poursuivit l'ennemi au-delà de la ville.

Les Espagnols ont perdu beaucoup de monde; les chemins par où ils se sont retirés étaient couverts de sang. On a ramassé des fusils, des bayonnettes, des cartouches, des shakos, et beaucoup d'espadrilles ensanglantées. L'ennemi s'est rembarqué avec désordre et précipitation.

Copie d'une lettre écrite à S. Ex. le ministre de la guerre, par M. le général Hamelinaye, chef de l'état-major-général de l'armée de Catalogne.
Gironne, le 14 février 1813.

Monseigneur.

Le général commandant en chef me charge de rendre compte à V. Exc. que, dans la nuit du 10 au 11 de ce mois, 400 Espagnols débarquerent sur la plage de Lasterdit, vis-à-vis des îles de Las Medas.

Soit que l'intention de l'ennemi fût de faire une tentative sur Torruella de Mongri, soit que, d'après le rapport des prisonniers, il voulût seulement couper du bois

agréable sur la simple possibilité d'une imperfection qui échappe à tous les yeux.

On saura gré à l'auteur du recueil que j'annonce de n'avoir pas sacrifié à ces fausses considérations le talent très distingué qu'il a reçu des muses dont il est favorisé à plus d'un titre. Son nom est honorablement connu dans les sciences à l'enseignement desquelles il a consacré sa vie; et les doux loisirs de la poésie ne sont pour lui que le délassement d'études beaucoup plus sérieuses. Je n'insiste pas sur cette observation. On pourroit la prendre pour un appel à l'indulgence, et M. A. n'en a pas besoin.

Les poésies de M. A. sont divisées en 4 livres; les deux premiers composés d'éloges, le 3.e de pièces mêlées, mais particulièrement de fables et d'épigrammes, le 4.e d'hendécasyllabes sur diverses matières. Ce volume est terminé par les *Poemata selecta* des meilleurs poètes de Raguse, collection infiniment précieuse, et qu'on peut regarder comme classique pour la littérature illyrienne. Tout concourt d'ailleurs à la rendre digne de prendre place, partout où l'on fait cas des bons livres, par un choix des

pour le service de l'île, il se porta dans la montagne à gauche de la Roamore.

Le chef de bataillon Tissot, adjoint à l'état-major-général, et qui commande l'arrondissement de la côte dans cette partie avait été prévenu par M. le général de division Lamarque des mouvemens maritimes des ennemis; il s'était porté à Torruella de Mongri et y avait réuni 300 hommes. Aussitôt qu'il eut connaissance du débarquement que la voix publique portait à 1500 hommes, cet officier marcha à leur rencontre, à la tête d'un détachement du 81.e régiment, d'une compagnie des voltigeurs du 86.e et de 80 gendarmes.

Un brouillard très-épais obligea M. Tissot de manœuvrer d'abord avec circonspection, et de n'engager dans le principe que quelques tirailleurs, qui furent repoussés; mais bientôt le brouillard étant dissipé, il connut la force réelle des Espagnols; il les aborda franchement, les culbuta et les mena battant jusqu'au bord de la mer, où ils se rembarquerent avec beaucoup de désordre, quoique protégés par le feu de deux bâtimens de guerre; ce feu ne put rallentir l'ardeur de nos troupes, qui firent mettre bas les armes à quatre officiers et 60 soldats. L'ennemi a laissé sur le champ de bataille beaucoup de morts, et nous a abandonné plusieurs blessés.

Le général en chef recommande aux bontés de V. Exc. M. le chef de bataillon Tissot, qui s'est conduit dans cette circonstance avec beaucoup de courage et d'intelligence; M. Anguenard, capitaine au 81.e régiment; M. Lauraine, lieutenant de la 6.e légion de gendarmerie; et M. Petit, adjudant sous-officier au 11.e de ligne, tous cités par M. le général de division Lamarque comme s'étant particulièrement distingués.

Je suis, etc.

Signé: JEAN HAMELINAYE.

MINISTÈRE DE LA MARINE.

Rapport du capitaine de frégate commandant l'Hortense à Son Exc. le ministre de la marine.

Rade de Brest, le 15 février 1813.

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc. de la relâche, en rade de Brest, des frégates de S. M. l'Hortense et l'Elbe.

Je partis de Bordeaux le 7 décembre par un tems assez beau; mais aussitôt que je fus au large, je reçus un coup de vent de sud sud-est. En deux jours je me rendis à la hauteur du Finistère.

amateurs les plus délicats, le mérite propre et très réel des petits poèmes dont elle est formée, la rareté de presque toutes ces pièces dont la plupart étoient peu connues, dont quelques-unes étoient inédites, le discernement exquis qui a présidé à leur choix, et, pour ne rien omettre des avantages de ce recueil, les notes courtes et rares, mais précises et instructives, dont le savant éditeur l'a enrichi. Ce qu'il y a de plus singulier et de plus heureux, c'est que ce *Selecta* dont le voisinage seroit fâcheux pour plus d'un poète moderne ne fait pas le moindre tort à M. A. qui se trouve là, tout à côté des illustres poètes de Raguse sans que personne ait le droit de s'en choquer; c'est un privilège si peu susceptible de contestation qu'il pouvoit le revendiquer sans manquer à la modestie, et qu'il semble n'en avoir usé que pour épargner une peine aux critiques qui jugent les livres et aux bibliographes qui les décrivent, en rapprochant des choses si faites pour être ensemble.

Les poètes élégiaques des tems anciens avoient un avantage incalculable sur les nôtres, et il doit entrer en compte

Le 10 décembre je pris un bâtiment à trois mâts, espagnol, de Montevideo, venant de Londres. Il faisait partie d'un convoi de 40 voiles escorté par la frégate l'Iphigenia et une autre frégate, et était destiné pour Cadix et la Méditerranée. Ce convoi avait été dispersé par le mauvais tems; peut-être avait-il relâché en Angleterre. Le bâtiment espagnol en avait été séparé depuis cinq jours.

Ne sachant dans quel air de vent trouver ce convoi, je pris le parti d'aller l'attendre sur le cap Saint-Vincent où j'étais certain d'arriver le premier. Je ne pouvais manquer de le rencontrer sur ce point.

Le 14 décembre étant à la hauteur de Lisbonne, il se déclara un terrible coup de vent de la partie de l'ouest. Le 16 décembre, étant en latitude du Cap Saint-Vincent, je laissai arriver pour aller reconnaître la terre et établir ma croisière. Le coup de vent continuait toujours; la mer était extrêmement grosse. A 10 heures du soir, étant à la cape babord amures, un coup de mer qui passa par-dessus le devant de l'Hortense, cassa les sous-barbes et rompit le beaupré aux trois quarts. Il fallut laisser arriver à l'autre bord pour ne pas démâter totalement, et consolider les jumelles.

Le 18 décembre, l'Elbe éprouva aussi des avaries dans le beaupré et démâta de son grand mât de hune. Nos avaries étaient telles qu'il était impossible de les réparer à la mer, particulièrement celle du beaupré de l'Hortense. Il était entièrement rompu, et l'une des jumelles qui le soutenait encore l'était à moitié. On ne pouvait plus mettre de voiles sur le mât de misaine, et si le coup de vent eût duré un jour de plus, j'aurais été entraîné dans le détroit de Gibraltar.

Pendant ce mauvais tems, j'arrêtai un brik de la Havanne, chargé de sucre et de café. La grosse mer ne permettant pas de l'amarrer, je le fis suivre entre les deux frégates, et au bout de 24 heures je mis un aspirant et quelques marins à bord, dans l'intention de conserver ce bâtiment, dont la mâture était très-nécessaire pour la réparation des frégates.

Le 21 décembre, le vent passa au nord-est. Je pris le parti d'aller sous la côte d'Afrique, m'emparer d'un établissement anglais, pour y réparer les frégates de S. M. J'avais intention d'entrer à Siera-Leone.

Le 25 décembre, je passai près de l'île de Palme. J'eus aussi connaissance de l'île de Fer.

Le premier janvier, je fus reconnaître le cap nord.

Le 4 janvier étant par 9° 57 latitude nord et par 17° 50 latitude ouest, je m'estimais près des bancs. Il faisait calme. Je fis mouiller une grosse ancre pour passer la nuit. Nous étions sur un beau fonds de sable par 18 brasses d'eau, entre les îles de Bissagots, Poison et Alcatras.

La mer était aussi belle que dans un port; le calme pouvait durer. Pour ne point perdre de tems, je me décidai à faire réparer les frégates à ce mouillage. L'Hortense fut de suite dégréée, et l'Elbe resta en appareillage pour courir sur les bâtimens que nous aurions pu appercevoir. Le lendemain une goëlette anglaise parut. L'Elbe mit sous voiles, s'en empara et revint au mouillage.

En quatre jours la réparation des avaries de l'Hortense fut terminée. Le beaupré factice avait toute la solidité que l'on peut obtenir avec les ressources du bord, néanmoins ce mât demandait beaucoup de ménagemens.

Le capitaine Desrotours m'avait demandé vingt-quatre heures pour réparer le beaupré de l'Elbe. Il devait commencer le cinquième jour. L'Hortense était en appareillage. Le soir nous fûmes assaillis d'un coup de vent de N. E., chose presque inouïe dans ce climat, au mois de Janvier. Le cable de l'Hortense cassa: celui de l'Elbe cassa aussi, en voulant lever son ancre. Il fallut mettre à la voile sans que l'Elbe eût réparé ses avaries.

Le 12 janvier le tems était beau et la mer belle. Le capitaine Desrotours me demanda liberté de manoeuvrer. Il fit serrer toutes ses voiles et travailla à réparer son beaupré. Le soir, il me signala que ses avaries étaient réparées, et qu'il était en état de suivre.

Les frégates avaient beaucoup souffert par les différens coups de vent que nous avions éprouvés particulièrement dans les œuvres mortes, les chaînes des haubans, le gréement et la mâture.

Dans cette situation, une croisière dans les beaux climats eût été préférable, par exemple, sur les côtes de Guinée; mais c'eût été croiser dans le désert. J'avais appris par la goëlette anglaise, que nous avions capturée le lendemain de notre mouillage, laquelle venait de Siera-Leone, que les Anglais avaient totalement détruit le commerce sur cette côte, en s'emparant des bâtimens portugais et espagnols qui y allaient faire la traite, qu'il n'y avait à Siera-Leone qu'une goëlette de huit canons et un mauvais navire à trois mâts espagnol, confisqué. L'équipage de ce dernier, ainsi que celui d'un brik por-

pour beaucoup dans la comparaison. La religion chrétienne a introduit dans la morale littéraire, si je puis m'exprimer ainsi, une espèce d'austérité philosophique qui se refuse à la peinture des sentimens passionnés, de cet abandon de sensibilité, de ce vague de desirs dont résulte en particulier le charme de l'Élégie. Elle y a porté une chasteté d'images et de pensées, une réserve d'expressions qui modèrent, qui repriment souvent tout à fait le développement de ce fond d'imagination que les italiens ont si bien appelé *brío poetico*, et qu'on sent mieux qu'on ne peut le définir. Voila un inconvénient dont la compensation est immense si elle tourne à l'avantage des mœurs publiques, et je le crois, contre l'avis de Tibulle qui pensoit que pourvu que le poète fût chaste, il importoit peu que ses vers le fussent ou non. Je crois même que dans l'état actuel de la Société, il faudroit adopter, au besoin, la proposition inverse, car jamais l'exemple de la vie privée des poètes n'a moins tiré à conséquence.

Falloit-il conclure de là que la poésie élégiaque, qui se nourrit de sentimens tendres, fût un genre absolument

perdu? Il n'y a pas de doute qu'on ne dût y renoncer comme on l'a fait peut-être en France, si l'on ne voyoit plus d'autre aliment à ses touchantes douleurs que les faux transports d'un amour énérvé, larmoyant, transi de froides langueurs, irrité par de froids dépit, consolé par des raccomodemens plus froids encore; d'un amour enfin qui ressemble à celui que respiroient les vers de Propertius, précisément comme les amours bouffis et enlumés de Boucher ressembloient à l'amour grec.

On ne disconvient pas qu'il falloit un certain génie pour justifier l'espérance du lecteur qui cherche dans le poème élégiaque autant de jouissances pour son cœur que pour son esprit, pour passer même son attente sans recourir à des moyens usés ou à des moyens dangereux. C'est-ce qu'a fait M. A. d'une manière très naturelle et cependant très ingénieuse, en donnant à ses élégies un coloris de tristesse douce qui ne paroît pas avoir d'objet particulier, mais se composer d'une foule d'affections, de peines et de regrets; ce n'est pas l'emportement d'un passionné fougueux, exclusive, qui rapporte tout à elle-

tugais, avaient été envoyés au Brésil. Je fis route pour aller croiser sur les Canaries, Madère et les Açores.

Le 19 janvier, étant à la hauteur des îles Canaries, je rencontrai un petit brik espagnol, l'Anna-Maria, venant de Majorque, chargé de familles indigentes, vieillards, femmes et enfans, au nombre de quarante personnes; elles allaient s'établir au Mexique. Ce bâtiment n'avait aucune espèce de marchandises à bord. Je lui permis de continuer sa route, et je profitai de cette occasion pour renvoyer les capitaines et supercargues espagnols.

Le 30 janvier, étant à la hauteur de Madère, nous éprouvâmes un coup de vent de sud-ouest, qui nous obligea de mettre à la cape et nous poussa près des Açores.

Le 31 janvier, je passai parmi ces îles entre Saint-Michel et Terceira. Nous aperçûmes deux bâtimens, que nous chassâmes, mais le calme nous empêcha de les joindre. Le soir, à ce calme succéda un coup de vent de nord-est très-violent. Il fut impossible de rester en travers dans le canal.

Le lendemain matin, je me trouvai à 46 lieues à l'ouest de ces îles.

Le 2 février, je brûlai un brik anglais, le Dobrige, venant de la Plata. Il avait un riche chargement de cuirs verts.

Le 4 février, étant à vue de Corvo et Flores, je chassai un brik anglais dont je m'emparai. Il avait un chargement de farine destiné pour Lisbonne.

Le 7 février, un coup de vent de sud-ouest me força encore de mettre à la cape et d'arriver. Je devais prendre des précautions vu le mauvais état de la mâture des deux frégates. Quelques jours auparavant, le capitaine de l'Elbe m'avait rendu compte que son grand mât était craqué, mais qu'il allait le réparer par tous les moyens possibles, et que cela n'empêcherait pas de tenir la mer, pourvu que je ménageasse la voilure dans un tems forcé.

Depuis cette époque, quand le mauvais tems m'a laissé quelques intervalles, j'ai couru dans la ligne nord et sud, pour croiser la route des bâtimens qui viendraient de l'Amérique; mais ces intervalles ont été très-rare. Nous avons été continuellement à la cape ou à sec de voiles. Enfin, un coup de vent de l'ouest extrêmement violent m'a forcé de laisser arriver pour Brest, où je suis entré le 15 février à deux heures après midi.

J'ai parcouru pendant deux mois et de mi les parages de la mer les plus fréquentés, sans apercevoir un seul bâtiment de guerre ennemi. Je n'ai eu à combattre que la tempête; elle a terriblement maltraité nos vaisseaux; et les avaries du cap Saint-Vincent ont totalement dérangé

mon plan de croisière. Je n'ai brûlé que cinq bâtimens ennemis, mais ils étaient tous richement chargés. J'ai fait 72 prisonniers.

Je termine ce rapport, Monseigneur, par un devoir qu'il m'est bien agréable de remplir, c'est de rendre compte à V. Ex. du zèle, de la persévérance et des talens du capitaine de la frégate l'Elbe. Cette frégate, malgré le mauvais tems, se maintenait toutes les nuits à portée de voix de l'Hortense, mes ordres étaient exécutés avec une grande promptitude et par d'excellentes manœuvres.

Le capitaine Desrotours m'a rendu compte qu'il était on ne peut pas plus satisfait de ses officiers. Ceux de l'Hortense, Monseigneur, sont pleins d'émulation et de zèle pour le service de S. M., ainsi que les aspirans dont V. Ex. avait augmenté le nombre avant le départ; ces jeunes gens ont beaucoup acquis d'expérience pendant cette courte campagne.

Nos conscrits de 1813, mêlés parmi les anciens matelots, ne sont plus reconnaissables.

Signé, LA HALLE.

Le Havre, le 20 février.

Le Corsaire de Saint Malo l'Auguste, capitaine Pelletier, a capturé le 17 de ce mois, dans les parages de Cherbourg, le navire anglais *The Mary*, de 380 tonneaux, capitaine Hodges, qui se rendoit de la Jamaïque à Londres avec un chargement de sucre, café, rhum et autres denrées coloniales.

Cette prise est entrée hier en ce port.

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT POUR L'INDUSTRIE NATIONALE.

La Société d'encouragement a proposé pour cette année 10 sujets de prix, savoir :

Pour une machine à tirer la tourbe sous l'eau, 2000 fr.

Pour la fabrication en fonte de fer de divers ouvrages pour lesquels on emploie ordinairement le cuivre et le fer forgé, 3000 fr.

Pour le cardage et la filature par mécanique des déchets de soie, 1500 fr.

Pour la filature mécanique à toute grosseur de fil de la laine peignée pour chaîne et pour trame, 2000 fr.

Pour un procédé facile et économique de fabriquer des litharges et miniums purs, avec le plomb provenant des mines de France, 1000 fr.

Pour le secrétage sans emploi de sel mercuriel, 1000 fr.

Pour la purification du miel, 2000 fr.

Pour la fabrication des vases de métal revêtus d'un émail économique, 1000 fr.

Pour la plantation et la greffe du noyer, 500 fr.

Pour la culture comparée des plantes oléagineuses, 1200 fr.

Ces prix seront décernés dans le courant du mois de juillet prochain.

Les mémoires devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} Mai, au secrétaire de la Société, rue du Bac, hôtel de Boulogne.

même; c'est au contraire le vague d'une sensibilité presque universelle qui a besoin de s'exercer sur tout ce qui l'environne, et qui se communique facilement, parce qu'elle est l'effet d'une certaine disposition d'organes à laquelle tous les hommes sont plus ou moins conduits par les grandes épreuves morales et les grandes souffrances physiques. Quel intérêt cette idée ne donne-t-elle pas à la mélancolie de Virgile? Nous devinons sa vie sur laquelle nous avons d'ailleurs si peu de détails, et nous nous attendrissons d'autant plus sur les malheurs qu'il raconte que le tour de sa pensée nous ramène toujours à lui. Cette ressource est bien plus immédiate encore dans le genre de poésie dont je parle, où le poète est en

quelque sorte en action, où il ne se cache derrière aucun personnage, où il n'exprime d'autres émotions, d'autres pensées que les siennes. Elle étoit donc très-bonne à employer, et la plupart des élégies de M. A. le prouvent mieux qu'une dissertation en forme. C'est un *Poussin* dans l'école de Calliope.

Cet ouvrage est dédié à un homme connu par la protection éclairée qu'il accorde aux lettres et à ceux qui les cultivent, M. le baron de Quaragnin. Cette dédicace est du petit nombre de celles qui font un égal honneur à celui qui les adresse et à celui qui les reçoit, c'est-à-dire qu'elle contient des sentimens très nobles, très noblement exprimés, et qui ne seroient désavoués par personne.